

@

Fernand FARJENEL

**LE CULTE
IMPÉRIAL
EN CHINE**

à partir de :

LE CULTE IMPÉRIAL EN CHINE

QUELQUES PARTICULARITÉS DU CULTE DES ANCÊTRES EN CHINE

par Fernand FARJENEL (18xx-1918)

Journal Asiatique, Novembre-décembre 1906, pages 491-516.

Journal Asiatique, Juillet-août 1903, pages 85-96.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juin 2011

TABLE DES MATIÈRES

Le culte impérial en Chine

[Introduction]

Du grand sacrifice au ciel au jour du solstice d'hiver

Du culte au ciel. Sacrifice par délégué

Quelques particularités du culte des ancêtres en Chine

Le culte impérial

@

On ne connaît bien un peuple que lorsqu'on connaît sa religion. C'est là une vérité que les progrès de la sociologie mettent chaque jour de plus en plus en lumière.

Or, dans le vaste champ que présentent au sinologue les études chinoises, la partie proprement religieuse a été fort peu travaillée et l'on en est encore à discuter et même à connaître avec exactitude les principaux dogmes de la religion chinoise proprement dite.

Mais il nous faut d'abord définir ce que nous entendons par ces mots « religion chinoise », car il y a en Chine plusieurs grandes religions nationales, dont l'une, le bouddhisme, est d'importation étrangère.

La religion d'un peuple étant celle qui a donné sa forme à la société, nous appelons « religion chinoise » l'ensemble des croyances et des pratiques qui se manifestent dans le culte impérial et dans le culte domestique de chaque famille, car ce sont les croyances animant ce culte qui inspirent tout le droit familial et social et qui, dans la suite des siècles, l'ont toujours inspiré, du moins en ce qu'il a d'essentiel.

Il en résulte que le bouddhisme, bien qu'officiellement reconnu en Chine, ne peut être véritablement considéré comme une religion proprement chinoise. D'autre part, le culte du Tao, la troisième des religions de l'État, se mêle dans la théorie dogmatique et dans la pratique cultuelle modernes à la religion officielle et à sa liturgie. La distinction que les sinologues européens ont coutume de faire entre la religion du Tao et celle dite des lettrés ne peut guère porter sur le fond même de ces religions.

Le culte impérial

Le sacrifice dont nous donnons ci-après la traduction est le plus grand acte de toute la liturgie chinoise. C'est le sacrifice au grand Dieu du ciel, premier principe des choses, tel qu'il nous est présenté dans le Rituel de la dynastie actuelle.

Les formes de cet acte liturgique se retrouvent dans tous les sacrifices du culte impérial et même du culte domestique.

Elles se résument, comme la messe catholique, en plusieurs parties principales : des prières et des offrandes préalables, une élévation consécrationnaire, une communion sous les deux espèces, plus un holocauste qui constitue la dernière partie.

Lorsqu'on étudie le culte chinois, on est frappé de sa ressemblance avec celui des religions de l'Occident, antiques et modernes ; et les analogies que l'on découvre ne sont pas de celles qui peuvent provenir de l'identité de la nature humaine chez des peuples divers ; elles portent sur nombre de points de détail qui n'ont rien de naturel.

Dans notre ouvrage *Le Peuple chinois*, nous avons émis l'hypothèse d'une origine chaldéenne de la civilisation chinoise ; l'étude de la religion ne peut que nous confirmer dans cette opinion, déjà soutenue d'ailleurs par plusieurs autres sinologues, se plaçant à différents points de vue.

La traduction du Rituel de la dynastie actuelle est bien propre à fournir à cet égard de précieux éléments de comparaison, car le peuple chinois, le plus conservateur de tous, a gardé dans ses institutions religieuses des formes rituelles qui remontent à la plus haute antiquité.

On peut s'en convaincre, en lisant, dans la précieuse encyclopédie de Ma Touanlinn, les critiques des canonistes chinois des différents siècles, et le tableau de la religion qu'on y trouve,

Le culte impérial

lequel est présenté depuis les origines de la nation chinoise jusqu'à l'époque où Ma Touanlinn acheva son œuvre, et qui demeure le même dans les grandes lignes.

Sans doute les auteurs chinois font remarquer que la religion officielle a subi, au cours des temps, diverses altérations passagères ; mais le travail des canonistes a eu pour effet de faire rentrer les pratiques liturgiques dans la ligne traditionnelle et de les rendre aussi conformes que possible à celles de l'antiquité.

Ils y ont vraisemblablement réussi en grande partie, et c'est là ce qui donne un intérêt historique de premier ordre à l'exposé du culte moderne.

Cet exposé nous paraît de nature à dissiper plus d'une erreur, à permettre de préciser les dogmes de la religion, car il nous apporte des faits et non pas seulement des opinions émises par des lettrés dépourvus trop souvent d'esprit critique.

Autrefois le sacrifice au Ciel, ou pour mieux dire, au grand Dieu du ciel, se célébrait avec celui de la Déesse de la terre, sorte d'épouse mystique du premier principe formateur du monde.

Maintenant les deux cultes se rendent à des époques différentes et dans des lieux séparés.

Nous devons commencer par donner la traduction du sacrifice au Ciel, le premier de tous, puisque tous les autres sacrifices, tous ceux offerts aux demi-divinités en lesquelles on retrouve, sous des noms chinois, les dieux de notre mythologie classique, sont célébrés selon des rites identiques ¹.

¹ La traduction a été faite sur l'édition du *Ta Ts'ing hoei tien*, de la Bibliothèque nationale (nouveau fonds chinois, n° 559, qui remonte à 1764. Le sacrifice au Ciel se trouve dans le livre XXXVII des règlements concernant les Rites. On en a fait depuis des réimpressions.

DU GRAND SACRIFICE AU CIEL
AU JOUR DU SOLSTICE D'HIVER
DES GRANDS SACRIFICES

@

Toutes les fois qu'on pratique le rite du sacrifice suburbain au Ciel ¹, le siège du Principe actif de tous les biens se trouve dans le faubourg du Sud. (Ce siège est) rond pour figurer le Ciel ; on l'appelle : Élévation circulaire.

Il est fait de trois plates-formes.

Dans l'année, au solstice d'hiver, on y sacrifie à l'Auguste, Céleste, Souverain Seigneur ², et l'on vénère les empereurs :

¹ M. de Harlez a publié, sous le titre *La religion et les cérémonies impériales de la Chine moderne* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Belgique*, 1893), une sorte de description en plus de 500 pages du culte impérial. Ce travail, comme les autres du même auteur que nous avons rapprochés des sources, est des plus défectueux. Il est erroné sur les points capitaux aussi bien que sur les points secondaires. Ce n'est pas d'ailleurs, dit lui-même l'auteur, une traduction, bien que M. de Harlez se soit efforcé de suivre le texte. Dans tous les cas, cette œuvre ne mérite aucun crédit scientifique, et les personnes qui ne peuvent suffisamment lire le chinois pour relever les fautes de ce travail ne doivent y rechercher qu'une vue d'ensemble du culte et se bien garder de se référer au texte, si elles ne veulent être induites en erreur, surtout en ce qui concerne les hymnes sacrés dont la traduction semble être en certains endroits une simple invention, n'ayant qu'un rapport fort lointain avec le texte chinois.

² Ce personnage céleste est le Dieu suprême de la nation chinoise dans l'esprit des Chinois, ce Hoang T'ien Chang Ti est le Souverain Seigneur auquel les premiers empereurs rendaient un culte, ainsi qu'il est dit au *Chou King*. Les sinologues français et anglais traduisent d'ordinaire le mot *hoang* par « impérial », car on s'en sert constamment pour désigner l'Empereur. Cette traduction ne donne qu'une partie du sens exprimé en chinois par le caractère *hoang*, dont l'étymologie exprime la source des pouvoirs du roi-pontife. Ce mot a le sens du *divus* latin, c'est un qualificatif de la divinité ; il s'applique tantôt à elle-même, tantôt à un homme : l'Empereur. C'est donc le mot « Auguste » qui, dans notre langue, est le plus conforme à l'idée chinoise. Il faut faire une remarque analogue pour le mot *ti* « Seigneur ». Du reste l'emploi de ce mot était primitivement réservé au Ciel. L'expression *hoang ti*, que nous traduisons d'ordinaire par « Empereur », puisque le personnage possède un caractère politique, exprime bien plutôt le caractère de demi-dieu du souverain. Elle devrait se traduire littéralement par « Auguste Seigneur », si le terme « Empereur » n'était pas, pour nous, plus expressif. Faute de faire cette distinction sur le sens du mot, on s'expose à tomber dans les plus regrettables confusions lorsqu'il s'agit de comprendre et de traduire les idées des Chinois sur

Le culte impérial

T'aitsou, le noble ; T'aitsong, le savant ; Cheutsou, le glorieux ; Chengtsou, le charitable ; Cheutsong, le modèle, qui sont associés (au Seigneur dans le sacrifice).

On sacrifie ensuite au Grand Luminaire ¹, au Luminaire nocturne, aux Constellations, aux nuages, à la pluie, au vent, au tonnerre.

Le siège du Souverain Seigneur est sur la première plate-forme, tournée vers le Sud.

leur Dieu suprême, le *Chang Ti*, confusion qui s'augmente encore lorsqu'on n'a pas débrouillé l'écheveau emmêlé des opinions des auteurs chinois sur ce Dieu. Mais il faut ici définir la personne divine dite dans le culte moderne : « Auguste, Céleste, Souverain Seigneur ». Selon les théologiens cités par Ma Touanlinn dans son encyclopédie (livre 68), dès le temps des Han on donnait au Souverain Seigneur le nom de *T'ai i* « Unité suprême ou infinie ». Or le *Chouō-wenn*, composé à la même époque, définit l'Unité ainsi : « (Elle est) au commencement le principe absolu, la Raison suprême posée dans l'Unité ; elle a créé le Ciel et la Terre, formé tous les êtres. » (*Chouō-wenn*, édition de 1808, K. 1, p. 1 [Bib. de l'École des Langues orientales].) On doit noter que les mots *tsao fenn*, que nous traduisons par « créer », ont le sens exact d'« aboutir à une division en faisant pour la première fois » ;

il nous semble dès lors qu'on doit les entendre au sens relatif et considérer l'acte de cette Unité, Raison suprême, non comme celui d'un créateur tirant la matière du néant, mais comme celui d'un démiurge débrouillant le chaos. Malgré la diversité des écoles philosophiques qu'il y a eu en Chine depuis deux mille ans, cette conception du Dieu primordial est toujours celle que manifeste le culte ; de plus, ce Dieu est bien une personne douée de conscience et de volonté, puisqu'on invoque sa puissance par des prières. Nous ajouterons que la théologie chinoise ne diffère dans son principe de celle des déistes spiritualistes occidentaux que parce qu'elle ne comporte pas la conception de la création *ex nihilo* par un acte de la volonté divine. Cela ressort de toute la philosophie classique. Cette différence est néanmoins capitale et c'est elle qui paraît avoir eu pour conséquence d'empêcher l'esprit chinois de se dégager des croyances animistes qu'il possède encore aujourd'hui.

¹ Le plan qui figure dans l'édition précitée montre l'autel circulaire ; sur la plate-forme la plus élevée de ce vaste monument se trouve placé, au Nord, comme il est dit dans le texte, le siège du Souverain Seigneur ; de chaque côté sont les ancêtres du prince qui pontifie : ce sont les Saints assistants. Les tablettes des Esprits du soleil, de la lune, des forces naturelles et des constellations forment, sur la partie postérieure du pourtour de la deuxième plate-forme, quatre groupes. Sur la première plateforme, vers le milieu, à gauche, se trouve la table des prières ; de chaque côté sont disposés les cérémoniaires, les thuriféraires, les porteurs d'offrandes. On accède à ces plates-formes par quatre escaliers, placés aux quatre points cardinaux. Devant l'escalier du Midi se trouve le siège, ou plutôt la place de prière et de communion, où l'officiant va se placer à certains moments du sacrifice ; sur la deuxième plate-forme se trouve le siège où se tient l'Empereur : « la place pontificale de prosternation ».

Le culte impérial

Les Saints qui l'assistent sont tournés à l'Est et à l'Ouest.

Les sièges des quatre Suivants sont placés sur la deuxième plate-forme.

Le Grand Luminaire est tourné à l'Ouest, les Constellations sont à sa suite.

Le Luminaire nocturne est tourné à l'Est ; la pluie, le vent, le tonnerre sont à sa suite.

A tous également, on dresse des tabernacles bleus. (On dispose devant) le Souverain Seigneur une tablette de jade vert azuré, douze pièces de soie, un veau, un vase à sauce, deux vases à riz, deux vases à millet, douze vases à saumure et douze vases à graines, une cruche à vin pour les libations, trois calices, un réchaud, six escabeaux, un bœuf rôti.

Les Saints ont tous également : une pièce de soie, un veau, un vase à sauce, deux vases à riz, deux vases à millet, chacun douze vases à saumure et douze vases à graines, une cruche à vin, trois calices, un réchaud, quatre escabeaux.

Le Grand Luminaire et le Luminaire nocturne ont également une pièce de soie, un bœuf, un vase à sauce, deux vases à riz, deux vases à millet, trois calices, vingt bols, deux escabeaux.

Les Constellations (ont) onze pièces de soie.

Les nuages, la pluie, le vent, le tonnerre : quatre pièces de soie ; tous : un bœuf, un mouton, un porc, un vase à sauce, deux vases à anse, chacun deux vases à riz et deux à millet, chacun dix vases à saumure et dix vases à graines, une cruche, deux calices, vingt bols, un réchaud, deux escabeaux.

Le jade et la soie sont dans des paniers ; (la chair des) victimes est contenue dans les récipients *tsou*.

Le culte impérial

Les cruches sont remplies de liqueur ; on étend les voiles d'étoffe, les cuillers sont préparées ¹.

Un jour avant le sacrifice, le bureau de la musique dispose l'harmonie sacrée au bas de l'autel ; les sections de droite et de gauche du département des équipages impériaux disposent le cortège des chars en dehors de la porte du Midi ², le char de jade au bas de l'escalier du *T'aihomenn*.

A la sixième heure ¹, le directeur de la Cour des sacrifices va se placer à la porte de la Pureté ; il prie l'Empereur d'aller dans le pavillon de l'Abstinence.

L'Empereur, revêtu de la robe pontificale à dragons, monte dans la chaise rituelle et sort du pavillon ; en avant marchent dix chambellans de l'avant-garde ; en arrière marchent deux

¹ La description de tous ces récipients se trouve au livre XVI, p. 9, de la même édition ; mais il y en a une plus complète, illustrée, dans la grande édition du Tats'ing Hoeitien qui se trouve à la Bibliothèque nationale (nouveau fonds chinois, 26 A. vol. 2). Plus le personnage spirituel que l'on veut servir par le sacrifice est élevé dans la hiérarchie divine, plus les ustensiles sont dépourvus d'ornement. C'est ainsi que le calice qui sert dans le sacrifice au Chang Ti est fait de la moitié d'une noix de coco garnie d'or intérieurement. Ce vase est posé sur un trépied en bois de santal. Les calices à trépied de jade, d'or, de porcelaine, de cuivre, sont réservés aux autres sacrifices. Les bols sont en porcelaine bleue. Le vase à sauces est un ciboire à couvercle identique à celui du culte catholique, en faïence bleue pour les grands sacrifices, en cuivre dans les autres cas. Les récipients à riz et à millet, en faïence, sont faits de manière à symboliser la forme ronde du Ciel et la forme carrée de la Terre ; ils ont des couvercles. Les récipients à graines sont des ciboires en bambou tressé et laqué. Les vases à saumure sont de forme analogue. Enfin les récipients à viande sont des sortes de caisses rectangulaires sur quatre pieds, de deux pieds deux pouces de long ; ils sont en bois laqué et doublés intérieurement d'étain, car on y verse les sauces sur la viande à un certain moment du sacrifice. Dans la description qu'il a faite du grand sacrifice au Ciel (Annales du Musée Guimet, t. IV p. 93), le docteur Edkins parle d'une génisse qui se trouverait derrière l'Empereur et qu'on arroserait de sauce. On voit que le texte ne dit rien de pareil. D'ailleurs les victimes sont tuées, dépecées et cuites avant le sacrifice ; il en était déjà ainsi du temps des Song. Ma Touanlinn donne à cet égard de minutieux détails (liv. LXXII). M. de Harlez a donné des ustensiles du sacrifice une description des plus fantaisistes, confondant les ciboires avec des plats, les récipients à viande avec des bancs, etc.

² Dans la ville, au palais impérial.

Le culte impérial

chambellans de l'arrière-garde ; vingt gardes du corps armés de lances et de sabres, vingt gardes armés d'arcs et de flèches sont disposés de chaque côté, conformément aux rites ; tous arrivent au bas de l'escalier du T'aihomenn.

(L'Empereur) descend de la chaise et monte dans le char.

Le cortège s'avance, puis, respectueusement, s'arrête. A la porte du Midi, on sonne la cloche ; le cortège marche en avant ; les princes, les nobles et tous les officiers civils et militaires qui n'assistent pas au sacrifice, revêtus de la robe de cour, sont agenouillés ; les tambours envoyés en avant résonnent ².

(Arrivés au temple du Ciel), les tambours s'arrêtent et ne jouent plus ; des gardes de l'équipage impérial sonnent la cloche du pavillon de l'Abstinence ³.

L'Empereur entre par la porte de l'Ouest du temple du Ciel ; arrivé en dehors de la porte *Tchao heng* ⁴, il descend de char. Deux acolytes cérémoniaires, directeurs de la Cour des sacrifices, conduisent respectueusement l'Empereur, qui, passant par la porte de gauche, entre et va se placer à l'Auguste Espace ⁵.

¹ De 9 à 11 heures du matin.

² Le texte de cette édition abrégée ne parle pas de ce qui se passe pendant que la procession se déroule entre le palais impérial et le temple situé dans le faubourg du Sud. A partir de cet endroit, le texte traite de ce qui a lieu dans le faubourg.

³ Le palais ou pavillon de l'Abstinence se trouve dans la partie postérieure du temple du Ciel ; on y accède par la porte de la Courbure correspondant très exactement à celle de la chapelle de la Vierge dans les églises catholiques, et qui porte d'ailleurs le nom de « porte de la Parfaite Chasteté ».

⁴ C'est la porte du Sud du temple, au milieu ; elle a les trois ouvertures classiques.

⁵ C'est le pavillon qui se trouve derrière l'autel circulaire, et où sont conservées les tablettes, sièges des Esprits.

Le culte impérial

Devant le Souverain Seigneur et les Saints, il fait monter l'encens. Lorsqu'il a fini, il pratique le rite des trois agenouillements et des neuf prosternations ¹.

Aux Suivants des deux pavillons latéraux, les officiers délégués aux offrandes font des encensements et pratiquent le rite (des prosternations).

L'Empereur va à l'élévation circulaire ; il inspecte les sièges de l'autel ; il va au magasin des Esprits ², il inspecte les vases ainsi que les victimes.

Puis, passant par la porte méridionale de gauche du sanctuaire ³, il sort par la porte méridionale de gauche du chœur ; arrivé à droite du chemin des Esprits, il monte en char, et va au pavillon de l'Abstinence.

Les princes, les ducs et tous les officiers qui assistent au sacrifice, revêtus de la robe multicolore, se tiennent rassemblés, en deux bandes, en dehors de la porte du pavillon de l'Abstinence ; respectueusement, ils attendent que l'Empereur soit rentré, puis ils se retirent ⁴.

¹ Ce rite consiste à s'agenouiller trois fois et à chaque fois se prosterner trois fois.

² L'enceinte de la sacristie, qui se trouve à droite du temple et où sont placés les étables des victimes et le magasin des vases sacrés.

³ L'autel à trois étages est entouré d'une enceinte circulaire où se tiennent ceux des assistants servant l'officiant : censeurs, officiers du ministère des rites, chantres, mimes ou danseurs. Ce sanctuaire est au milieu d'une enceinte carrée munie de portes et qui correspond assez bien au chœur des églises catholiques. C'est dans cette partie que se trouvent les fourneaux d'holocaustes. Les assistants, magistrats de divers degrés qui assistent au sacrifice, se tiennent en dehors du chœur, à la place correspondant à la grande nef des églises catholiques. Il importe de remarquer que cette analogie ne vise que le plan, cette partie du temple étant en plein air.

⁴ L'Empereur passe la nuit dans le recueillement ; il a dû déjà jeûner deux jours dans son palais. L'abstinence consiste, selon le rite ancien rappelé par le Canon, à ne pas prononcer de jugement, à ne pas festoyer, à ne pas entendre de musique, à ne pas avoir de rapports charnels, à ne pas s'entretenir avec des gens malades ou en deuil, à ne pas boire de vin, ni

Le culte impérial

On observe le soleil. Sept quarts d'heure avant son lever, un directeur de la Cour des sacrifices va au pavillon de l'Abstinence faire connaître que le moment (de la cérémonie) est arrivé.

L'Empereur, revêtu de la robe sacrificielle pontificale, monte dans la chaise rituelle, sort, descend de la chaise et monte dans le char.

Les gardes de l'équipage font retentir la cloche du pavillon de l'Abstinence.

L'Empereur arrive en dehors de la porte méridionale du chœur ; à droite du chemin des Esprits, il descend de char ; deux cérémoniaires, directeurs de la Cour des sacrifices, le précèdent respectueusement et entrent sous le grand baldaquin.

Le ministre des Rites, conduisant les officiers de la Cour des sacrifices, va (au pavillon de) l'Auguste Espace ; avec révérence, il fait une invitation respectueuse aux sièges des Esprits, les porte et les dispose dans les baldaquins bleus.

Les directeurs de la Cour des sacrifices invitent l'Empereur à accomplir le rite.

L'Empereur sort de dessous le grand baldaquin ; il se lave les mains.

Les cérémoniaires, directeurs de la Cour des sacrifices, précédant respectueusement l'Empereur, sortent par la porte méridionale de gauche du chœur et entrent par la porte méridionale de gauche du sanctuaire ; ils montent, par l'escalier du Midi, jusqu'à la deuxième plate-forme, au baldaquin jaune, puis ils se tiennent debout devant le siège de prosternation.

manger de légumes forts, à ne pas sacrifier aux esprits, à ne pas balayer les tombeaux (livre XXXVI, p. 4).

Le culte impérial

Quatre officiers assistants de la Cour des sacrifices, chargés du partage des offrandes, entrent en passant par la porte méridionale de gauche ; ils vont se placer dans l'allée principale, devant l'escalier.

Des officiers de la Cour du cérémonial, conduisant les princes du premier rang et les princes du second rang, les placent sur l'escalier de la troisième plate-forme ; les princes du troisième ordre, les ducs, sont placés au bas de l'escalier ; tous les officiers sont placés en dehors de la porte du chœur, à droite et à gauche ; ils se tiennent en ordre. Ils ont tous le visage tourné vers le Nord.

Les officiers des cérémonies canoniques, les musiciens, les mimes chantent des hymnes. Les officiers servants remplissent tous leur office.

Nota. Par la suite, depuis le moment où on brûle le combustible jusqu'à celui où l'on emporte les mets aux fourneaux d'holocauste, tous les officiers des cérémonies canoniques chantent en chœur.

Les mimes militaires s'avancent, disposés par huit.

Les cérémoniaires invitent l'Empereur à prendre place. L'Empereur se place debout à son siège de prosternation ; ensuite, on fait brûler le combustible (dont la fumée) va au-devant de l'Esprit du Seigneur.

Les thuriféraires s'avancent en portant respectueusement les plateaux à encens. Les musiciens font, ensemble, monter la musique au-devant de l'Esprit du Seigneur.

On chante le morceau de la *Paix initiale*.

Nota. Toutes les fois qu'on joue de la musique, tous les musiciens chantent en chœur. Il en est de même par la suite.

Les cérémoniaires invitent l'Empereur à monter à l'autel.

Le culte impérial

Ils conduisent respectueusement l'Empereur et vont se placer sur la première plate-forme devant le siège du Souverain Seigneur.

Les thuriféraires s'agenouillent, avancent l'encens ; les cérémoniaires invitent l'Empereur à s'agenouiller. L'Empereur s'agenouille. On l'invite à encenser. L'Empereur pose l'encens sur l'encensoir, puis use trois morceaux d'encens. Il se relève ; ensuite il va se placer devant les sièges des Saints assistants (le Seigneur) et les encense. Le rite est le même.

Les cérémoniaires invitent l'Empereur à retourner à sa place.

L'Empereur retourne à sa place ; les cérémoniaires l'invitent à s'agenouiller ; il se prosterne et se relève.

Nota. Toutes les fois qu'il monte à l'autel et retourne à sa place, il accomplit ce rite ; à chaque fois, il y est de même invité. Il en est ainsi par la suite.

L'Empereur accomplit le rite des trois agenouillements et des neuf prosternations ; les princes, les ducs et tous les officiers l'accomplissent également à sa suite.

Les officiers (porteurs) du jade et de la soie s'avancent en portant respectueusement les paniers.

On chante le morceau de la *Splendide Paix*.

L'Empereur monte à l'autel ; il va se placer devant le siège du Seigneur.

Les officiers porteurs du jade et de la soie s'agenouillent, ils avancent les paniers. L'Empereur s'agenouille ; reçoit les paniers, offre le jade et la soie et se relève ; ensuite il va se placer devant les sièges des Saints assistants, offre la soie. Le rite est identique.

Le culte impérial

L'Empereur retourne à sa place ; alors on avance les récipients à viande.

L'Empereur se tient debout, à côté de son siège, tourné du côté de l'Ouest.

Des officiers subalternes mettent de la sauce dans des pots qu'ils prennent respectueusement ; du bas de l'autel ils montent par l'escalier du Midi ; ils vont devant les sièges du Souverain Seigneur et devant ceux des Saints assistants ; tous, ils s'agenouillent et élèvent les vases à deux mains ; puis ils se relèvent, arrosent de sauce par trois fois les récipients à viande, ils se retirent, et ils descendent en passant par l'escalier de l'Ouest.

L'Empereur se remet en place, on chante le morceau de la *Paix à tous*.

L'Empereur monte à l'autel, il va se placer devant le siège du Souverain Seigneur et devant ceux des (Saints) associés. A genoux, il avance les récipients à viande, se relève, retourne à sa place accomplir le rite de la première offrande.

Les officiers porteurs de calices s'avancent en les tenant respectueusement ; on chante le morceau *Paix et longévité* ; les mimes figurent le pas du bouclier et de la hache.

L'Empereur monte à l'autel ; il va se placer devant le siège du Souverain Seigneur ; les officiers porteurs de calices, agenouillés, avancent les calices ; l'Empereur, agenouillé, offre les calices et fait une libation, juste au milieu. Il se lève, recule et va se placer debout au siège de prière et de prosternation.

Le lecteur va s'agenouiller devant la table des prières, il fait trois prosternations ; tenant respectueusement la tablette des

Le culte impérial

prières, il s'agenouille à gauche de la table ; la musique, pendant ce temps-là, s'arrête.

L'Empereur s'agenouille, tous les grands officiers s'agenouillent aussi.

Le lecteur lit la prière ¹ ; quand il a fini, prenant respectueusement la tablette, il va devant le siège du Souverain Seigneur, s'agenouille et la pose sur la table, il fait trois prosternations et se retire, la musique joue.

L'Empereur, conduisant tous les grands officiers, accomplit le rite des trois prosternations et se relève. Il va devant les sièges des (Saints) associés ; puis il leur fait l'offrande du calice ; la cérémonie est identique (à celle qu'il a accomplie pour le Souverain Seigneur).

Les officiers acolytes porteurs d'offrandes, passant par les escaliers de l'Est et de l'Ouest, montent à l'autel ; ils vont, devant les sièges des Suivants, faire des encensements, offrir de la soie ; ensuite ils font l'offrande des calices ; quand ils ont terminé, ils descendent les escaliers et retournent se mettre debout à leur place primitive ; la musique s'arrête ; les mimes de la vertu militaire se retirent ; les mimes de la vertu civile s'avancent en

¹ Voici cette invocation. Elle figure avec celles de presque tous les autres sacrifices dans le livre LXXXIII, p. 4.

« Votre descendant, fils du Ciel, du nom pontifical X, ose s'adresser à l'Auguste, Céleste, Souverain Seigneur et lui dit : « En ce solstice d'hiver, au moment où l'on commence à jouir des bienfaits de six effluves (c'est-à-dire le principe actif, le principe passif, la pluie et le vent, les ténèbres et la lumière), en observant avec respect les rites canoniques et en conduisant avec empressement mes ministres et compagnons, j'ai préparé pour l'holocauste de l'intention pure, le jade, la soie, les victimes et toutes les catégories de grains, pour sacrifier humblement au Souverain Seigneur. Et je présente respectueusement aux Saints Empereurs associés ces insignes offrandes d'aliments. »

Chaque ancêtre impérial est désigné par son nom de temple précédé d'une litanie de qualificatifs louangeurs. Dans *La religion en Chine*, ouvrage précité, le Dr Ekins dit, p. 102, que l'Empereur lui-même lit la prière. Le texte dit formellement le contraire.

Le culte impérial

disposition de huit. On accomplit le rite de la deuxième offrande. On chante le morceau de *Paix excellente*. On mime le pas *Yuyo* ¹.

L'Empereur monte à l'autel ; ensuite il offre les calices, il fait une libation à gauche. Le rite est semblable à celui de la première offrande ; puis il retourne à sa place.

On accomplit le rite de la dernière offrande. On chante le morceau de la *Paix sans fin*.

Nota. Les mimes font comme à la deuxième offrande.

L'Empereur monte à l'autel pour ensuite offrir les calices, il fait une libation à droite. Le rite est comme celui de la deuxième offrande. Il retourne à sa place.

Les officiers porteurs d'offrandes offrent les calices. Comme au commencement, la musique s'arrête. Les mimes de la vertu civile se retirent.

Les officiers de la Cour des sacrifices aident à donner le vin et les chairs sacrés.

Deux officiers de la Cour des banquets sacrés, à la table de l'Est, prennent la liqueur et les viandes sacrées, s'avancent devant le siège du Souverain Seigneur, les élèvent à deux mains en offrande.

L'Empereur va se placer au siège de communion ².

¹ La danse, ou le pas rythmé, paraît avoir été chez tous les peuples anciens un moyen d'exercer quelque influence sur les esprits divins. Ici, les danseurs portent au bras gauche un bouclier de bois sur lequel sont écrits quatre caractères, et à la main droite une hache en bois ; les danseurs civils portent une plume de faisan sauvage emmanchée dans une tête de dragon doré sur une poignée en bois laqué rouge de près de cinq pouces.

² L'expression *yin fou* signifie littéralement « boire et manger la félicité qui vient du Ciel ». Le mot [], qui ordinairement a le sens de « boire » seulement, signifie dans le langage liturgique : « boire et manger », de sorte que le mot constitué par la réunion des deux syllabes exprime à lui seul l'idée de communion sous les deux espèces. Selon un des vice-présidents de la Cour

Le culte impérial

Deux gardes du corps avancent et se placent à gauche. Les officiers qui portent les mets consacrés descendent se placer à droite.

L'Empereur s'agenouille ; les officiers servants de droite et de gauche s'agenouillent tous. L'officier de droite avance le vin consacré ; l'Empereur reçoit le calice, l'élève à deux mains en offrande, le passe à l'officier de gauche. On avance les chairs consacrées, (l'Empereur) les reçoit et fait de même. (Puis il fait) trois prosternations, se relève et retourne à sa place.

Tous les ministres accomplissent le rite des trois agenouillements et des neuf prosternations.

On emporte les vases, on chante le morceau de la *Paix glorieuse*.

Un officier subalterne va devant le siège du Souverain Seigneur ; prenant respectueusement la tablette de jade vert azuré, il se retire pour l'envoyer à l'Esprit du Seigneur.

On chante le morceau de la *Paix pure*.

des sacrifices, qui nous l'a dit à nous-même, il a la même signification que l'expression « recevoir la sainte substance » par laquelle les catholiques chinois expriment l'idée de la communion.

On remarquera néanmoins que, au moment de la communion, le texte dit « reçoit » et non pas « boit » ; de même il dit « reçoit » la viande sacrée, et non pas « mange » la viande sacrée. Cependant, dans l'esprit du culte, le pontife doit communier le premier. Il en était ainsi depuis la haute antiquité selon Ma Touanlinn, décrivant (vol. LXXII, p. 23 v^o) la communion telle quelle avait lieu de son temps. D'après le Tat'sing t'ongli, plus détaillé que l'édition sur laquelle est faite notre traduction, l'Empereur est invité à boire la liqueur consacrée ; on n'y voit pas qu'il mange un peu d'aliments solides comme le fait le pontife dans le sacrifice domestique. Sous les Song également il buvait au calice. Il résulte de là que la communion chinoise paraît être, comme celle du culte catholique, tenue pour parfaite, même si elle est accomplie sous une seule espèce. Dans le sacrifice domestique accompli par les magistrats, la communion a lieu réellement sous les deux espèces pour l'officiant et pour tous les siens.

M. de Harlez a naturellement expliqué de travers ce passage si important du Rituel auquel il n'a rien compris ; il confond à plaisir les deux espèces qu'il appelle tantôt viande rôtie, tantôt viande d'abondance. Il désigne aussi la place de communion sous le nom de lieu du sacrifice pour la prospérité.

Le culte impérial

L'Empereur, suivi de tous les grands personnages, pratique le rite des trois agenouillements et des neuf prosternations.

Des officiers portant la tablette des prières, la soie, les mets, l'encens, avec révérence vont aux lieux d'holocauste.

L'Empereur se retourne et se tient debout à côté de son siège, tourné vers l'Ouest. Il attend (ainsi) que la tablette des prières et la soie soient passées ; puis il se remet en place.

L'encens et la soie des Suivants, passant par les escaliers de l'Est et de l'Ouest, sont portés aux divers brûleurs ¹. On chante le morceau de *l'Immense Paix*. Quand la tablette des prières et la soie sont à demi consumées, on invite l'Empereur à aller vers le brûleur.

Conduit respectueusement, l'Empereur, passant par la porte méridionale de gauche du sanctuaire, sort ; il va vers le fourneau d'holocauste, se place tourné vers le fourneau.

Les cérémoniaires, porteurs d'offrandes, se placent en dehors des portes de droite et de gauche, tournés vers les fourneaux.

On avertit l'Empereur que le rite est achevé. Conduit respectueusement, l'Empereur, passant par la porte méridionale de gauche du chœur, sort et rentre sous le grand baldaquin.

Il change d'habits.

Les ministres des rites conduisent les officiers de la Cour des sacrifices.

¹ Dans le chœur, de chaque côté des portes Est et Ouest, il y en a deux ; un cinquième est dans l'angle Sud-Est ; le principal, celui devant lequel l'Empereur assiste à la combustion du jade et de la soie, est dans le même angle.

Le culte impérial

Avec révérence, ils invitent les Esprits à s'en retourner et les convoient (au pavillon de) l'Auguste Espace ¹.

L'Empereur va, en dehors de la porte *Tchao heng*, monter dans la chaise rituelle.

Le cortège marche en avant. En marchant en avant, la musique joue. On chante le morceau de la *Paix auxiliatrice*.

L'Empereur retourne en char. Les princes, les ducs et tous les officiers ensuite se retirent.

Les princes, les ducs et tous les officiers qui n'assistent pas au sacrifice, comme auparavant, revêtus de la robe de cour, attendent agenouillés hors de la porte du Midi ².

A la porte du Midi on sonne la cloche ; les princes, les ducs, suivant le char, entrent jusqu'au pont intérieur *Kinchoei* ; respectueusement, ils attendent que l'Empereur soit rentré dans ses appartements, puis tous se retirent.

@

¹ C'est-à-dire qu'ils remportent les tablettes où les Esprits sont censés se poser pendant la cérémonie.

² Du palais impérial dans la ville même.

DU CULTE AU CIEL. SACRIFICE PAR DÉLÉGUÉ

@

En raison des choses (qu'on doit) annoncer avec respect, on délègue un officier pour servir.

Au cinquième coup de tambour, la Cour des sacrifices dresse le tabernacle bleu sur l'élévation circulaire ; au premier chant du coq, l'officier délégué attend en dehors de la porte *Tchao heng* ; les directeurs de la Cour des sacrifices, conduisant les personnages voulus, portent avec révérence le siège spirituel de l'Auguste et Céleste Souverain Seigneur, et le posent dans le tabernacle. Ils placent une pièce de soie, une cruche à vin, trois gardes, un réchaud, deux escabeaux, de la viande de cerf séchée aux herbes comestibles, du cerf et du lièvre confits, cinq espèces de fruits.

On ne met pas de récipients à viande de victimes, on ne joue pas de musique.

Deux ministres assistants de la Cour des sacrifices, agissant en qualité d'acolytes cérémoniaires, conduisant l'officiant délégué, entrent par la porte de droite de la porte *Tchao heng*¹ ; passant par la porte méridionale de droite du chœur, ils entrent par la porte méridionale de droite du sanctuaire et vont se placer à l'élévation circulaire ; ils montent par l'escalier de l'Ouest et vont jusqu'à la troisième plate-forme, devant le siège de prosternation qui est sur l'escalier du Midi ; ils se placent debout, tournés au Nord.

¹ Une porte monumentale se compose de trois entrées.

Le culte impérial

Les officiers des cérémonies canoniques, les officiers servants, remplissent chacun leur office.

Nota. Par la suite, à partir du moment où l'on va au-devant des Esprits jusqu'à celui où l'on va vers les fourneaux, tous les officiers des cérémonies canoniques chantent en chœur.

Les cérémoniaires conduisent l'officiant délégué, se placent au siège de prosternation ; alors, allant devant les Esprits, le thuriféraire, portant le plateau d'encens, s'avance ; les cérémoniaires montent ensemble à l'autel ; conduisant l'officiant délégué, ils passent par l'escalier de l'Ouest, montent jusque devant la table à encens de la première plate-forme.

Le thuriféraire s'agenouille et porte l'encens ; les cérémoniaires s'agenouillent, l'officiant délégué s'agenouille ; ensemble, ils encensent. L'officier délégué met l'encens sur l'encensoir, puis il consomme trois morceaux d'encens ; ils se relèvent et retournent ensemble à leur place. Conduisant l'officiant délégué, ils descendent par l'escalier de l'Ouest.

Une fois retournés à leur place, ils s'agenouillent et font ensemble une prosternation, puis ils se relèvent.

Nota. Par la suite, pour monter à l'autel, retourner à leur place, accomplir le rite (de la prosternation), ils le font ensemble.

L'officiant délégué accomplit le rite des trois agenouillements et des neuf prosternations : alors il offre la soie et accomplit le rite de la première offrande.

L'officier porteur de la soie porte le panier ; l'officier porteur de calice, porte de la même manière le calice, puis ils s'avancent.

L'officiant délégué monte à l'autel et va se placer devant le siège du Souverain Seigneur.

Le culte impérial

L'officier de la soie, agenouillé, tient le panier. L'officiant délégué s'agenouille, reçoit le panier, l'offre en le posant sur la table.

L'officier du calice, agenouillé, offre le calice ; l'officiant délégué reçoit le calice, l'offre avec révérence, fait une libation juste au milieu et se relève.

Le lecteur des prières va se placer devant la table des prières, s'agenouille et fait trois prosternations ; il prend la planche de prières, s'agenouille à gauche de la table.

Les cérémoniaires, conduisant l'officiant délégué passent à droite de l'escalier du Midi de la première plate-forme ; ils descendent jusqu'au siège des prières de la deuxième plate-forme ; ils s'agenouillent, face au Nord.

Le lecteur lit la prière.

Quand il a fini, il va s'agenouiller devant le siège de l'Esprit, pose (la planche à prière) sur la table, fait une prosternation comme au commencement et se retire.

L'officiant délégué accomplit le rite des trois prosternations ; comme auparavant, il descend l'escalier de l'Ouest et retourne à sa place.

Ensuite a lieu la seconde offrande, on fait la libation à gauche ; ensuite a lieu la dernière offrande, la libation est faite à droite.

La cérémonie est identique.

Puis a lieu l'envoi aux Esprits.

L'officiant délégué accomplit le rite des trois agenouillements, des neuf prosternations.

Des officiers, portant avec révérence la planche des prières, puis la soie, puis l'encens, vont au lieu de l'holocauste.

Le culte impérial

L'officiant délégué se tourne, placé debout à l'ouest de son siège, le visage vers l'Est, il attend que (prière, soie, encens) soient passés et se remet en place. Conduit, il va se placer en dehors de la porte méridionale de gauche du sanctuaire, au fourneau, et se place tourné vers l'holocauste.

On l'avertit que le rite est accompli. Il sort (alors) par la porte méridionale de droite du chœur.

Les directeurs de la Cour des sacrifices, conduisant les personnes sous leur direction, prient respectueusement les sièges des Esprits et les remportent processionnellement.

Tous se retirent.

@

QUELQUES PARTICULARITÉS DU CULTES DES ANCÊTRES EN CHINE

@

Dans la plupart des religions, le sacrifice tient la première place. L'offrande aux dieux dans le but de se les rendre favorables ou d'apaiser leur courroux est, pour ainsi dire, la partie essentielle du culte. Il en est ainsi dans la religion des ancêtres qui a donné son principe à toute la civilisation chinoise. Tout ce qui se rapporte au rite du sacrifice mérite donc d'attirer tout particulièrement l'attention des savants et des sociologues.

Dans cette courte étude, nous ne nous proposons pas d'exposer dans son ampleur, avec ses nombreux détails, le rite du sacrifice ; nous voulons seulement noter quelques particularités liturgiques, telles qu'elles nous sont révélées dans le *Rituel domestique* qui fait partie de la grande collection le *Sing li ta ts'iuén chou*, réédité en 1597 sur une édition de 1415.

Les rites du sacrifice, en ce que celui-ci a d'essentiel, sont encore en usage aujourd'hui dans la plupart des familles chinoises. Vraisemblablement, ils remontent à une haute antiquité, puisqu'ils ne diffèrent guère de ce que nous en apprend le *I-li*, composé croit-on, au XI siècle avant notre ère.

D'abord, le sacrifice doit avoir lieu dans un endroit réservé, dans un temple ou dans une salle ; l'un et l'autre sont compris dans l'enceinte de la maison appartenant à la branche aînée de la famille. Si cette dernière est assez riche ou assez nombreuse pour posséder un temple spécial, celui-ci doit, d'après le rituel, être situé dans la partie antérieure de l'enceinte, à l'est ; en fait, dans les constructions modernes, ce temple est placé dans le dernier corps de bâtiment.

Le culte impérial

Si, ce qui est le cas le plus fréquent, la famille n'a point de temple particulier, la cérémonie s'accomplit dans la salle centrale de la maison, le *t'ang*, qui a tous les caractères d'un temple.

Dans les deux cas, la construction du temple domestique est assujettie à des règles rituelles. C'est au sud que doit se trouver l'entrée de ce lieu sacré ; au nord on placera l'autel et les supports des tablettes.

D'après le plan explicatif donné dans le Rituel précité, le *t'ang* se divise en deux parties principales. La partie postérieure est en quelque sorte le sanctuaire. Là s'accomplissent les actes essentiels du culte : descente des esprits, consécration des mets, etc. Ce sanctuaire est surélevé de quelques marches. Lorsque le temple est un édifice spécial le sanctuaire est même un pavillon.

Au centre du sanctuaire se trouve la table à encens, à droite est un petit couloir où l'on tient en réserve les testaments, les habits sacerdotaux, les vases sacrés ; c'est aussi, dit le texte, la cuisine des esprits.

Au milieu, près des marches du sanctuaire, sont placés deux sièges de prosternation, destinés, l'un au pontife domestique : le père de famille, l'autre à sa femme légitime, épousée par contrat et selon les rites religieux ; ces sièges sont tournés face au nord.

Dans le coin à gauche se trouve le fourneau qui servira à griller le foie du porc ou de l'agneau sacrifiés ; le coin à droite est réservé au vin et aux vases qui le contiennent, dans l'autre coin du même côté, un support est disposé pour recevoir les mets offerts aux esprits.

Enfin, dans le fond, au nord de la salle, se trouvent les niches des tablettes, sur lesquelles les âmes des ancêtres défunts viendront se poser pendant le sacrifice.

Le culte impérial

Dans une note de sa traduction du *Rituel domestique* composé par Tchou Hi ¹, Mgr de Harlez dit que les tablettes des défunts sont posées sur la table qui sert d'autel, des deux cotés, celles des femmes à droite, celles des hommes à gauche. D'après le rituel illustré auquel nous nous référons, il n'en est pas ainsi ; les époux y sont ensemble, côte à côte ; le premier couple est celui des trisaïeux, situé à l'ouest, ensuite viennent les bisaïeux, les grands parents et les parents décédés.

C'est devant ces tablettes que seront placés, pendant les cérémonies sacrificielles, les vases, les assiettes, les coupes contenant les mets destinés aux esprits.

On accède au sanctuaire par deux escaliers de trois marches. Ces escaliers communiquent avec la partie antérieure du temple, laquelle correspond au chœur de nos églises. Dans les temples spéciaux cette partie en plein air est comme une cour. On la couvre de nattes pour abriter les fidèles quand il y a lieu.

Entre les deux escaliers, au milieu, est placée une seconde table à encens ; à droite de cette table on pose les vases et les étoffes destinées à les purifier.

A l'exception du pontife domestique, de son épouse et des acolytes, tous les membres de la famille lors des sacrifices se tiennent rangés dans la partie antérieure, dans le chœur, selon l'ordre des générations ; en premier lieu sont les oncles de l'officiant, puis ses fils et ses petits-fils. Les rangs des mâles dessinent une diagonale qui, partant de la table à encens, va jusqu'au coin de l'est. Les femmes vont de même jusqu'au coin de l'ouest ; les derniers rangs des deux sexes ainsi séparés

¹ *Kia-li*, livre des Rites domestiques chinois de tchou Hi, traduit pour la première fois par C. de Harlez, p. 27, Paris, Leroux, 1889.

Le culte impérial

touchent presque le mur au milieu duquel se trouve la porte d'entrée.

Le plan du temple, lorsque celui-ci est une salle dans la maison, ne diffère guère de celui que nous venons d'indiquer ; au lieu d'accéder au sanctuaire par un double escalier, on y peut monter par un escalier unique divisé néanmoins en trois parties ; devant la crédence des tablettes du fond et devant l'autel central, on met sur le sol du sable et des herbes pour recevoir le liquide des libations.

Un siège central est spécialement réservé pour la communion.

La manducation des mets consacrés est une partie très importante des rites sacrificiels ; à cet égard, l'habit liturgique joue un certain rôle.

Cet habit est de couleur noire, littéralement on le désigne sous le nom de *Chenn I*, habit foncé ; c'est une sorte de chape, avec des manches, qui s'ouvre sur le devant, au milieu, ou se croise ; il doit être fait de douze lés ; ce nombre se rapporte évidemment aux douze mois de l'année ; les manches de cet habit sont très larges mais n'ont pas d'après le dessin la forme dite pagode ; elles sont aussi larges à l'emmanchure qu'au poignet.

La manche sert à un usage particulier lors de la communion qui fait partie du sacrifice. Au moment où le pontife domestique va consommer, le premier, sa part des aliments consacrés, il doit, pendant qu'il tient de la main droite la coupe de vin, retenir avec le petit doigt de la main gauche le bord de sa manche dans lequel est placé le mets de communion sous l'espèce solide.

Le culte impérial

La coiffure sacerdotale est une sorte de couronne faite de papier collé, c'est-à-dire de carton laqué noir ; cette couronne est surmontée de cinq lamelles arrondies ; elle est traversée d'une épingle de tête en ivoire.

On porte également dans les cérémonies religieuses un bonnet noir en étoffe formé d'un bandeau circulaire surmonté d'une sorte de sac arrondi dont la partie supérieure retombe sur le côté gauche ; deux morceaux d'étoffe descendent par derrière ; cette coiffure rappelle un peu, pour cette raison, la mitre des évêques.

La chaussure rituelle est le soulier blanc ou même le soulier noir à semelle blanche à peu près semblable aux souliers chinois ordinaires. Ces souliers sont attachés par des cordons blancs.

Le lieu où s'accomplit le sacrifice, le costume symbolique des officiants, quelque place qu'ils tiennent dans la liturgie, sont loin d'avoir l'importance des tablettes elles-mêmes.

Les tablettes des ancêtres ne sont-elles pas les sièges où les âmes des aïeux viennent habiter pendant les sacrifices ? Elles reçoivent le nom de *Chenn-tchou* « seigneur spirituel ». Elles constituent, en quelque manière, la personne matérielle dont l'esprit des défunts disposera pendant les cérémonies, lorsque le corps mortel des trépassés ayant été confié à la terre, leur âme évoluera dans l'espace, aux alentours de la maison, séjour habituel des mânes.

Selon le canoniste Tcheng Y-tchoenn, l'un des deux célèbres philosophes du même nom de la dynastie des Song, les tablettes doivent être faites en bois de châtaignier, rectangulaires, et posées sur un support dans lequel leur partie inférieure entre au

Le culte impérial

moyen d'une mortaise, afin que la tablette, le seigneur spirituel, se tienne debout au moment des cérémonies.

Le support de la tablette est un petit bloc de bois avec un trou rectangulaire au milieu.

La forme et la dimension des tablettes correspondent à la division du temps ; les quatre pouces carrés du support symbolisent les quatre saisons de l'année, le pied plus deux pouces de hauteur figurent les douze mois, le corps de la tablette, divisé en trente parties, figure les jours du mois, et les douze parties de l'épaisseur, les heures du jour ¹.

Sur la face de la tablette, divisée idéalement en trois bandes verticales, on grave, au milieu, les noms, titres et qualités du défunt ; cette inscription occupe toute la hauteur de la tablette ; dans une des trois divisions à gauche on écrit, en petits caractères, le nom du descendant qui officie dans la cérémonie du sacrifice ; sur le derrière, se trouve également une inscription qui rappelle le nom posthume du défunt et son rang dans la hiérarchie ancestrale.

La tablette est percée sur le côté d'un trou qui atteint le tiers de l'épaisseur.

Lorsque ce trône de l'esprit sera fixé dans le bloc de son support, il dépassera celui-ci de 1 pied et 8 dixièmes de pouce.

Les mesures ayant de tout temps varié en Chine suivant les régions, on ne peut guère connaître la dimension exacte indiquée dans les vieux rituels ; c'est ce que Tcheng Y-tchoenn fait remarquer. Si nous admettons pour le pied chinois une longueur de 0,358 m, la tablette dépassera donc son support de plus de

¹ *Sing li ta ts'iuén chou*, K'iuén 18, p. 15 r°.

Le culte impérial

0,38 m, et, comme l'ensemble doit avoir 1 pied 2 pouces de hauteur totale, le siège des mânes érigé sur sa base atteindra environ 0,42 m.

Les caractères d'écriture sont gravés dans le bois, la tablette est peinte en noir puis enduite de vernis.

En dehors des moments où s'accomplissent les cérémonies religieuses, les tablettes sont respectueusement déposées dans une armoire à ce réservée.

Cette armoire peut également contenir les tablettes du trisaïeul qui n'aura plus droit aux sacrifices réguliers que l'on offre trois fois l'an aux défunts paternels des quatre générations ascendantes en ligne directe. Chaque fois, en effet, que meurt l'aîné de la famille dans cette ligne, c'est-à-dire celui qui, en qualité de pontife domestique, offre le sacrifice, sa tablette vient prendre place sur l'autel ; la plus ancienne tablette, celle du trisaïeul est alors enlevée et va dans l'armoire rejoindre les tablettes des générations antérieures.

L'armoire qui reçoit ces objets précieux a le caractère d'un ustensile sacré. Elle est de forme parallélépipédique ; le dessus est plat ; devant, elle s'ouvre par une porte à double battant ; le corps de l'armoire est posé sur un socle formé de deux plates-formes superposées et séparées l'une de l'autre par une gorge à angles droits ; la première de ces plates-formes est ornée, sur le plat extérieur, d'une grecque et la seconde, celle qui touche le sol, d'un ornement en volutes ; tel est du moins le modèle que le Rituel domestique met sous les yeux les fidèles.

Dans cette armoire, on posera, au fond, pliées en carré, les nattes qui ont servi aux sacrifices ; ces nattes sont mieux que de

Le culte impérial

simples tapis. Leur place dans les actes liturgiques est telle qu'elles correspondent en quelque sorte à la nappe de communion des cérémonies catholiques.

Enfin sur les tablettes elles-mêmes, on place des couvercles, sortes de boîtes qui les entourent jusqu'à leur support ; couvercle et support sont laqués en noir.

Tous ces détails, auxquels les commentateurs des rituels attachent une grande importance, seraient, à défaut d'autres indications, qui d'ailleurs ne manquent pas, propres à nous éclairer sur le caractère de la religion des ancêtres.

Certains sinologues, poussés par le désir de convertir les Chinois au christianisme sans heurter leurs usages, ont été portés, sous l'influence du zèle religieux, à ne voir dans le culte des ancêtres que des cérémonies commémoratives d'un caractère purement respectueux.

Pour eux l'esprit des morts ne venait point s'incarner, si l'on peut ainsi parler, dans le bois de la tablette.

Il nous est impossible de souscrire à cette opinion. Tout dans les rites du sacrifice en démontre le mal fondé.

Dans le culte des ancêtres, l'âme des défunts est bien censée descendre des régions imprécises du ciel ou de l'atmosphère où elle se tient et venir, à la voix du pontife domestique, résider pendant le sacrifice dans ou sur la tablette qui est ainsi, pour un instant, le réel *Chenn Tchou* ou seigneur spirituel.

Du reste, cette âme est invoquée par les descendants comme une divinité qui dispose d'une certaine puissance, comme celle du *Chang Ti* ou seigneur suprême, lequel envoie des calamités ou des bienfaits aux princes et aux peuples. Les mânes ont, dans la

Le culte impérial

croissance chinoise, le pouvoir de mettre en jeu les forces naturelles, de conduire le destin des vivants, et c'est justement pour cela qu'on leur adresse des prières, qu'on cherche à leur plaire par des oblations et des sacrifices.

Les termes des formules rituelles de prière fournissent la preuve manifeste de cette croyance. Dans le rite du sacrifice, au moment de la communion du pontife domestique qui précède la communion générale, celui qui assiste le chef de famille qui récite la prière, et qui parle aussi au nom des esprits dont il est censé tenir la place, s'exprime ainsi :

« Ancêtres, ordonnez que (moi) le prieur je reçoive et communique de nombreuses félicités à vos pieux descendants ; vos pieux descendants, pour que vous receviez des biens dans le Ciel, doivent ensemer les champs. Que leur vieillesse atteigne de longues années, ne manquez pas de les guider ¹.

Il est ici visible que les descendants qui adressent de telles prières sont convaincus de la puissance des esprits et de leur action sur les forces naturelles ; ils les croient aussi présents dans le temple, posés sur les tablettes qu'on leur a préparées.

D'ailleurs, tous les détails de la cérémonie du sacrifice l'attestent, les explications qu'en donnent les canonistes ne permettent aucun doute à cet égard.

On comprend dès lors l'importance extrême de la tablette dans le culte des ancêtres, ainsi que le motif des prescriptions minutieuses qui règlent sa fabrication.

Toujours les hommes ont entouré de vénération les objets destinés au culte, toujours ils les ont considérés comme

Le culte impérial

participants du caractère sacré des dieux ; ainsi, la disposition des temples, la forme des habits sacerdotaux et des accessoires liturgiques ont été l'objet d'une réglementation canonique minutieuse et étroite.

Il en a été ainsi, en Chine comme ailleurs. Or, comme le rite révèle la doctrine exprimée par les symboles, c'est là ce qui rend particulièrement dignes d'intérêt les quelques dispositions rituelles, objet de la présente étude.

@

¹ *Sing li ta ts'iuén chou*, K'iuén 21, p. 20 r°.